Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

179-180 | 2018

Poésie et langue : aspects théoriques et didactiques

Réponse

Françoise Delorme

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/5498>

DOI : 10.4000/pratiques.5498

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Françoise Delorme, « Réponse », *Pratiques* [En ligne], 179-180 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 29 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/5498> ; DOI : 10.4000/pratiques.5498

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2019.

© Tous droits réservés

Réponse

Françoise Delorme

Le poète se trouve sans cesse débordé [...] en face
d'un sens inépuisable, qui le sollicite et le leurre de
tous les côtés. [...] Il y a, là derrière, le souci ou
l'exigence de constituer un objet où les forces
divergentes puissent d'autant mieux prendre leur
poids et leur éclat qu'elles sont saisies dans l'unité
d'une œuvre qui se compose, et non livrées à leur
explosion-association anarchique.
André Frénaud, *Gloses à la Sorcière* (Paris, Gallimard,
1995, p. 203)

La « carence ontologique » est de ne pas avoir
donné de l'existence à l'imaginaire et à l'idée : on
n'a vu que reflet là où il y avait dédoublement,
dégagement et fumées là où il y avait
bouillonnement thermo-dynamique de vapeurs.
Edgar Morin, *Le paradigme perdu. La nature humaine*
(Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 229)
flamme dans la maison voisine me souffle le mot
sécurité ne suffit pas à dire la patiente confiance
douce chaleur d'être entourée de personnes
vivantes qui allument un feu au bout de mon désir
de dire ce sentiment qui revient chaque soir c'est
la langue tout entière que je tire
Isabelle Sbrissa / inédit

- 1 1. Bien sûr, j'ai été heureuse d'être contactée pour partager mon expérience de « poésie à l'école », dans une revue consacrée à la langue, ses formes, ses forces. J'aurais préféré, en ces temps où le concept d'identité vient à figer et déformer les réalités de tout ce qu'il touche (ou veut englober), que le panel choisi soit mixte.
- 2 Et mon premier mouvement aura été de ne pas vouloir répondre.

- 3 Mais puisque, pour moi, le fait d'être un être humain d'un sexe donné, modelé par une certaine éducation, n'est pas un critère pertinent en l'occurrence, j'ai décidé de répondre quand même. Et je suis curieuse du vis à vis avec les linguistes, évidemment, quoique la linguistique soit difficile d'accès pour moi. Elle m'est même **parfois** étrangère : qu'est-ce qu'on mesure ?
- 4 La poésie m'est aussi nécessaire que l'air que je respire. J'ai appris à lire avec mon père (mort peu après m'avoir fait cet immense cadeau) en lisant des poèmes, expérience forte sûrement à l'origine de l'évidence de la poésie dans ma vie. Cette évidence s'est compliquée peu à peu d'une réflexion inquiète sur la langue en général qui a pris de plus en plus d'importance. Elle a fait surgir la nécessité de la poésie dans la pratique de la langue (quand je dis « pratique », je dis à la fois son apprentissage, son usage et la perception de ses effets sur l'expérience humaine du monde) comme une possibilité d'ouverture et de transformation. Plus nous l'oublions, plus nous nous asséchons.
- 5 Je lis toutes sortes de poètes, anciens et actuels, francophones ou traduits. Je n'ai pas d'*a priori* ou, plutôt, ceux-ci se révisent au fur et à mesure, sans cesse (parfois, j'aimerais que ça s'arrête !). Je lis des poètes que j'aime et des poètes que je n'aime pas, des poètes avec qui je suis en accord, et d'autres avec qui je « ferraille » – imaginaiement – dans un conflit que j'espère fécond. J'accorde d'autre part beaucoup d'importance aux résonances **entre** la poésie et les autres arts et **entre** les arts **entre** eux (tiens, en voilà déjà trois !).
- 6 2. Je pense que le poète ne crée pas **sa** langue dans la langue de tous (si tel était le cas, il serait, je crois, le seul à pouvoir se comprendre). Mais si j'essaie d'entrer dans ce que cette image peut dire, je comprends que le poète (l'écrivain en général) doit s'approprier la langue, c'est-à-dire l'incorporer, ce qui transforme la langue, sa syntaxe, sa ponctuation, son lexique même. Il le doit pour vivre une expérience personnelle de la langue, ce qui nourrit la langue commune d'autant. Je citerai à ce sujet une assertion de Marie-Paule Berranger :
- L'individu doit vérifier par lui-même le bien-fondé du langage.** Le mot et son rapport à la réalité doivent être légitimés par les mythes personnels. Le langage est un paradis perdu – L'âge d'or de l'enfance, un monde uni et narcissique –. Ruptures, diffractions, percussions, fractures, visent à casser l'unité arbitraire pour retrouver le sens dilué, perdu d'être imposé par la convention. Il reste cependant que l'intuition empirique, le désir personnel retrouvent toujours le signifié usuel et, sauf exception, finissent par tomber d'accord avec le dictionnaire. (*Dépaysement de l'aphorisme*, Paris, J. Corti, 1988, p. 180).
- 7 Je pense même qu'il est indispensable de revenir dans la vie plus générale de la langue, pour lui insuffler une vie sonore, visuelle, incorporée et réflexive, dans le même mouvement que nous croyons nous en extraire. Je ne m'aventure pas vers le mot « éthique » avec lequel je suis en plus ou moins bons termes, dans la mesure où il semble aujourd'hui devenir un mixte bizarre du mot « morale » et du « politique » au détriment de l'un et de l'autre.
- 8 La vie poétique est une aventure sans garantie – ni grammaticale ni d'aucune sorte –, ce qui ne veut pas dire sans « garde-fou », dans la mesure où à travers, dans et avec la langue, le poète fait l'expérience – assez rassurante au final – que la langue fait aussi partie du monde, phénomène à la fois évident et énigmatique.
- 9 3. Pour moi, la poésie est une exploration du monde, une expérimentation, mais aussi une tentative de présentation, de représentation, une tentative de comprendre (prendre avec soi, en soi) ce que c'est que vivre (être vivant), ce que c'est aussi que d'avoir, d'être des

mots pour le dire, une tentative de partager l'étonnant phénomène d'être (et de devenir) un humain vivant-parlant-écrivain, partage qui, sûrement, clarifie l'expérience de vivre (parfois en l'obscurcissant), voire la transforme fondamentalement et lui donne une sorte de cohérence esthétique.

- 10 Vivre reste premier cependant (ou *presque* simultanément). Cette primauté me semble définir, induire, inférer les possibles et les impossibles du poème. La vie et la poésie se **nourrissent** l'une de l'autre, il s'agit d'une sorte de métabolisme qui me devient de plus en plus mystérieux, en partie à cause de ma pratique d'ateliers d'écriture, mais aussi à cause de l'avancée dans la vie de la poésie avec mes poèmes.
- 11 Étant céramiste de métier, j'ai pu, dans un rapport long et fécond avec l'argile, qui est un élément bien différent de la langue, réfléchir toute ma vie à la question de contenu et de contenant (voir l'article « Pot et mot, poème ? » paru dans *Triages* 28, p. 131-145). Question qui a sûrement à voir avec le poème.
- 12 4. La question de l'« imaginaire » est difficile (retorse ?). Je sais de moins en moins donner une forme à des réponses concernant cette notion. J'ai l'impression que nous vivons d'abord imaginairement, ou plutôt que nous n'avons connaissance de la réalité que par l'imagination, l'imaginaire institué de la société qui bouge et se ré auto-institue en permanence lentement avec de brusques embardées, mâtiné d'un imaginaire singulier, institué aussi en partie par les conditions de l'existence sociale et s'auto-instituant sans cesse. La poésie, dans cette perspective, peut être perçue comme une sorte de métabolisme qui nous invente (inventant aussi le monde) et que nous inventons en retour, pris entre « l'imaginaire radical » et mouvant de chaque psyché tel que le conçoit Cornelius Castoriadis – *qui se manifeste probablement autant chez les artistes que chez les savants, en chacun en somme* – et l'imaginaire organisateur de la société. Pour moi, c'est la tension entre ces deux imaginaires, entre l'illimité et la limite, le « à concevoir », (en train d'être conçu) et le « déjà conçu », qui me paraît la plus fructueuse pour la mise au monde de sujets créateurs de mondes. Cette tension se démultiplie indéfiniment puisqu'imaginaire individuel et imaginaire social de plus interfèrent. Elle rend possible une réflexivité : celle-ci double l'imaginaire d'une distance critique dont la puissance structurante, tout aussi imaginaire mais tentant de se mesurer à l'aune de la réalité dite matérielle, féconde une fantaisie débridée, souvent monomaniaque, en la rendant réellement créatrice, auto-créatrice en quelque sorte, en la réintégrant dans un ensemble englobant plus vaste, un « comme-un » (Michel Deguy), un « nous » qui, comme le définit Ariane Dreyfus n'est possible, que « si l'on fait en sorte que la réalité suffise, soit très largement suffisante. À condition de passer de *ma* vie ou de *chaque* vie à *la* vie. » (*La lampe allumée si souvent dans l'ombre*, Paris, J. Corti, 2012, p. 259), en inventant une présence partagée, partageable comme la propose Yves Bonnefoy, « une présence vraie qui est la connaissance en son acte, [qui] a pu passer comme un fil non seulement par quelques aspects qui prêtent aux rêveries, mais par toutes les dimensions de l'objet, du monde, les assumant, les réintégrant à une unité que je sens pour ma part que nous garantit la terre, en son évidence, la terre qui est la vie. » (*Entretiens sur la poésie*, Paris, Mercure de France, 1981, p. 123). Liliane Giraudon accorde elle aussi une grande force imaginante au travail de poésie puisqu'elle écrit :

on peut toujours essayer
 négatif sur positif mais décalé
 ce qui donne une image
 à la fois imaginaire réelle ainsi
 (*Divagation des chiens*, Paris, P.O.L., 1988, p. 75)

- 13 Les élèves pratiquant la poésie à l'école (**l'écrivant, la lisant – la leur et celle des autres élèves, mais aussi lisant poètes de partout et de toujours, discutant**) vivent l'expérience d'un autre rapport à la langue, qui les libère, mais aussi les oblige (intransitif). Je ne sais si ce sont les élèves qui sont en difficulté scolaire – pour de multiples raisons – à qui cette pratique apporte le plus. J'ai souvent remarqué que les enfants suivis à la maison par des parents attentifs – avec un fort appui culturel et intellectuel – s'en nourrissent **plus** encore, et plus efficacement, plus rapidement. Cependant, j'ai aussi remarqué, que des élèves à la dérive (pas seulement à l'école, mais dans tous leurs rapports sociaux) ou en manque de repères y trouvaient comme une sorte d'encouragement à s'élancer, c'est-à-dire aussi des « prises » solides. Ce nouvel élan qui pourtant les perturbe souvent au début – *m'dame, ça veut rien dire, c'est n'importe quoi !* – les désinhibe et lève un désir de comprendre, de chercher, de trouver. Certains font même alors des progrès, soudain, aussi en mathématiques, en histoire. Un rapport plus formel à la langue paraît alors de moins en moins rébarbatif, comme s'ils avaient acquis – par incorporation et par développement d'un rapport personnel et sensible à la langue – des raisons d'en perfectionner l'apprentissage, comme si celui-ci **prenait sens**. Je pense que c'est d'ailleurs ce qui arrive et que c'est bien de sens qu'il s'agit. La plupart des élèves peuvent au bout d'un certain temps d'imprégnation (on commence dès septembre) rester sur leur siège assis plusieurs heures d'affilée pour des sessions de poésie, excepté récrés et mouvements de la vie quotidienne **SANS S'ENNUYER**. Je crois que ce qui est en jeu, c'est l'appréhension d'une véritable expérience comme la définit John Dewey par exemple (la vie en est souvent très pauvre aujourd'hui, expérience matérielle et expérience sensible, expérience de soi et de l'autre, etc.). Expériences à plusieurs strates de vie et de langue. Écrire est un acte qui sollicite autant d'énergie que jouer au ballon, et c'est ce qu'ils découvrent et ce qu'ils se prennent à aimer, à désirer.
- 14 Ce que j'écris, moi, n'est pas, je crois, en quête d'un imaginaire, ni à la reconquête de l'imaginaire. Il me semble être plutôt à la recherche d'une justesse concernant les rapports entre les mots, la réalité et la réalité de mon expérience, justesse difficile dont je ne connais pas les coordonnées – même s'il m'arrive parfois de croire les entrevoir.
- 15 Je crois que je me demande ce que c'est que la langue, ce que c'est que « les choses », la réalité, ce que c'est que vivre. L'imagination matérielle m'attire et m'emporte vite – j'ai tellement aimé Bachelard –, mais m'appellent aussi la (re)composition, le (ré)agencement et la (ré)interrogation permanents que nous faisons de ce qui nous arrive, que je cherche à suivre, à poursuivre, pour moi et pour tous, en tous cas, pour un « comme-un » dont je me sens faire partie, cosmos compris, qui m'emprisonne et à la fois donne naissance à mes possibilités de naître (et de devenir mortelle).
- 16 5. Oui, je lis en public, j'aime lire en public, j'attends que le lecteur soit aussi attentif à ma voix que moi à la sienne, et qu'il soit réceptif à la manière que j'ai de vivre dans et avec la langue. Il s'agit d'une voix intérieure, d'un dialogue intérieur, mais j'aime aussi lire à plusieurs voix et écrire à plusieurs voix, en relations plus ou moins dialoguées. Le dernier livre, *La soldanelle et le cheval*, qui vient de sortir (Mont-de-Laval, Atelier du Grand Tétras, 2017), a été écrit, chacune à son tour, avec la poète Mira Wladir. Le numéro 9 de la revue *Résonance générale* (Atelier du Grand Tétras, 2017) rend compte d'une rencontre au long cours (déjà deux ans d'échanges !), **La rOnde**, où interfèrent, tout en restant individuées et singulières, quatre voix – à la fois proches et très divergentes – qui se suivent, s'épaulent, se discutent et recommencent (Françoise Delorme, Nathalie Garbely, Rolf

Doppenberg, Isabelle Sbrissa). Nous allons commencer les lectures publiques et je m'en réjouis impatientement.

- 17 J'attends une écoute, un partage, des questionnements, je désire que vive la vie. Je l'attends de la poésie comme de tous les rapports humains, d'amitié, d'inimitié, d'accords, de désaccords.
- 18 J'organise – avec **La Bibliothèque populaire** (le nom date de 1882, nous l'avons gardé !) – une fois par an dans mon village, une soirée poésie (trois ou quatre poètes invités) où vient un nombreux public. Cette année, sont venus Mathilde Vischer, Yves Jouan et Fabio Pusterla traduit de l'italien par Mathilde Vischer (venue donc en tant que poète et en tant que traductrice). Ces rencontres sont nécessaires, impératives, pour la vie de la poésie.
- 19 Dans le cadre des ateliers d'écritures-lectures avec des adultes que je conduis-accompagne, la lecture **publique** fait partie du projet, ainsi que la confection d'un livre qui prend en compte le rapport à un public, à une fertilisante intégration de la poésie dans la société. J'ai toujours aussi essayé de rendre possibles de tels échanges actifs et de tels dons pour les élèves des écoles et collègues où je suis intervenue, si possible avec un partage et un échange de paroles avec les auditeurs après la lecture. J'accorde beaucoup d'importance à la réception attentive d'un texte, qui est un acte, tout aussi essentiel que celui d'écrire et de lire. Essentiel geste d'écouter.
- 20 **6.** Je suis toujours intervenue dans les classes dans la durée (une année scolaire entière et même une fois deux ans dans la même classe (CE2, CM1, CM2), ce qui m'a permis d'avoir un recul inespéré sur certaines de mes propositions). J'ai souvent fait des « classes de mer » ou « classes de ville » (quand pas assez d'argent !) pour coupler des expériences de langue et des expériences de vie avec les apprentissages « traditionnels ». La plus belle année a permis de conjuguer un travail de poésie avec une classe de mer **et** un travail de cinéma (CM2). Nous avons pu faire interférer les approches, images et images (qu'est-ce qu'une image ?), individuelles et collectives.
- 21 Les moments d'émotion sont innombrables et ils nourrissent ma vie et, peut-être, ma poésie quoiqu'assez indirectement. Ils changent aussi la vie des élèves, en la rendant plus profonde, c'est le mot qui me vient, mais je pourrais dire aussi qu'ils lui donnent substance.
- 22 J'en citerai **quatre** parmi des dizaines et des dizaines, tous aussi émouvants.
- 23 Dans le cadre d'une journée portes ouvertes dans une classe de CM2, nous avons fait venir les parents pour qu'ils disent des poèmes dans leur langue ou dans une langue apprise au collège ou au lycée pour les parents francophones, un père laotien, pendant la pause de midi de l'usine où il travaillait, est venu dire – avec une émotion et une puissance rares – des poèmes, ses poèmes, en laotien. Sa force de conviction et la beauté de ce qu'il nous donnait a créé un silence d'écoute profond qui me fait encore frissonner aujourd'hui. Cet homme nous a révélé ensuite, dans un français vacillant – **en le révélant ainsi à son fils qui l'ignorait !** – qu'il avait été poète itinérant au Laos, après son père et son grand-père. Sidération. Moment de partage inoubliable. Moment de perturbation fructueux : surgissement de l'Histoire, des histoires. La vraie vie n'est pas ailleurs, mais bien ICI.
- 24 Une élève de CM1 avait pour « contrainte poétique » d'écrire un poème en reliant un titre de hasard tiré d'une boîte avec un tableau de Frida Kahlo qui l'impressionnait beaucoup (où le personnage féminin est couché souffrant, entouré d'une nature envahissante, blessante autant que protectrice). Elle trouvait son poème « pas assez triste ». Elle a

longtemps cherché sur mon invite comment le rendre plus semblable à ce qu'elle désirait.
Voici le poème initial :

UN TRÉSOR CACHÉ [titre tiré au hasard]
Je marche, marche dans mon esprit,
Marche dans une forêt.
La forêt des autres,
C'est son nom,
Un nom qui fait rêver.
Elle est réputée
Parce qu'on a trouvé
Des trésors à ses pieds, des trésors vivants.
J'ai couru et je suis arrivée.
Là, une femme était couchée, pleine de couleurs
Sur son oreiller,
Pleine de racines, elle était transpercée
De bonheur, je l'espère.

- 25 Plus tard, elle m'a appelée. Sûre d'avoir trouvé. Le dernier vers, après réflexion, était devenu, ce qui changeait l'objet du tout au tout :

De bonheur, je l'**aurai espéré**.

- 26 Ô futur antérieur et violente mélancolie !

- 27 Futur antérieur découvert en classe quelques semaines auparavant.

- 28 J'en aurais pleuré et l'institutrice en était pantoise et ravie.

- 29 J'ai reçu, un jour, à la récréation (moment privilégié pour des messages plus intimes et furtifs, des questions parfois relancées dans la classe à cause de leur pertinence émue), un poème d'une élève de CM1 qui me disait avoir « attrapé la maladie de la poésie ». Ce poème, épinglé aujourd'hui sur un mur de ma chambre, me rappelle l'élan qui avait soudain habité cette enfant qui écrivait pour elle-même dès qu'elle en avait le temps, en tenant compte de son expérience, et de la langue qu'elle (re)découvrait :

Toujours toujours
Toujours la famille
Toujours les points sur les i
Toujours la famine
Mais quand même
La paix

- 30 Et puis, une autre fois, nous étions avec des élèves de CM2 sur le marché de la ville et chacun, chacune s'employait à essayer de capter (de saisir en nommant) ce qui lui plaisait, ce qui ne lui plaisait pas, ce qu'il voyait, sentait, touchait, entendait. L'un d'entre eux, qui n'avait rien entrepris et cherchait plutôt à déconcentrer les autres, s'est pris au jeu dix minutes avant le retour à l'école. Il ne voulait plus rentrer, tout occupé finalement à noter à toute allure choses et autres pour un poème improbable (et peu probant) qui contient cependant un vers final qui n'a pas fini de me provoquer :

Tout n'est que détails, mais tout détail vient à nous.

- 31 Je pense que la poésie permet à l'élève – quel qu'il soit – d'établir un rapport singulier et sensible, quasi-corporel mais renouvelé, à la langue tout en permettant simultanément une distance critique, rapports nécessaires pour une invention de soi peut-être plus consciente, en tous cas plus désirée, plus volontaire, ce qui n'exclut pas bien au contraire un « lâcher prise » salvateur y compris pour un rapport plus pacifié avec les apprentissages de toutes sortes. Il s'agit d'allier désir d'exister et désir d'apprendre en créant la possibilité d'une expérience réelle d'expression et d'écoute, un ancrage de la vie

dans la vie des mots et réciproquement. Pour les francophones, la poésie permet d'entrer dans un rapport plus complexe (désarçonné parfois) avec des acquis déjà parfois très convenus ou pas toujours assez sûrs (ou les deux en même temps !). Pour les élèves de langue maternelle autre que le français, elle permet de découvrir leur culture, qu'ils ignorent pour la plupart, et celles d'autres cultures. La fréquentation, à laquelle je suis très attentive, de la poésie écrite dans leur langue et d'autres langues curieusement les réconcilie, mais les francophones aussi finalement, avec l'apprentissage parfois vécu comme laborieux d'un français qui n'est pas forcément la langue de « la maison ». La pratique et la rencontre de la poésie permettent à tous un rapport à l'autre et à soi plus perméable, plus ouvert.

- 32 Entre le dedans et le dehors, la paroi s'assouplit et... la langue résonne. Sens qui éclôt.
- 33 Imaginer avec des mots, des phrases, des vers, des formes poétiques, ouvre des possibles, décroïssonne les savoirs et perturbe les gestes acquis, relie savoir et expérience. *Imagine* fut d'ailleurs le titre d'un des livrets de poèmes de fin d'année. Il y en eut d'autres : *Un cœur d'encre*. *Entre ciel et terre*. *Pièges à rêves*. *La terre et l'oiseau*. Un autre livre, imprimé avec des accompagnements graphiques à La Fraternelle de Saint-Claude (Jura), à cause de la transformation du projet initial par les dessins qui en avaient fait une carte de voyage plutôt qu'un livre accordéon, a changé de titre : *Facettes* est devenu *Étonnement*. *Étonnement*. Oui. Le maître mot.
- 34 Ce qu'Hélène Merlin-Kajman affirme de la littérature à la fin de son dernier livre *L'animal ensorcelé* (Paris, Ithaque, 2016, p. 461) me paraît suggérer aussi la nécessaire présence de la poésie à l'école (lectures, écritures, relations entre la poésie et d'autres arts, pratique intense d'une langue vécue) :
- En somme, l'institution de la littérature correspond à la *sacralisation d'une zone de profanation permanente du sacré* : sacralisation d'un espace de jeux et de conflits, d'instabilité et de redéfinition des liens et des représentations, de mise en commun de la vie ordinaire, de sa célébration, de l'exploration des ratages de sa structuration sociale et politique. [...] par elle, l'individu est relié à d'autres par la médiation de son for intérieur. La sacralisation de la littérature signale une autorisation sociale de séjour dans le monde interne, [...] la société autorise chacun à cultiver un retrait imaginaire, une retraite inviolable, mais virtuellement, mais librement partagés.
- 35 La poésie, au cœur de la littérature, se trouve au cœur du cœur de la langue, de sa pratique, de son invention, de sa reconduction toujours même et autre, de sa (re)découverte.

BIBLIOGRAPHIE

Trois recueils de l'auteure publiés :

DELORME, F. (2012). *Du cerisier*. Mont-de-Laval : Éd. L'Atelier du Grand Tétras.

DELORME, F. (2013). *Poreux par endroits*. Genève : Éd. Samizdat.

DELORME, F. (2016). *À la longue*. St-Benoît-du Sault : Éd. Tarabuste.

Deux recueils récents recommandés :

HUOT, M. (2017). *Ma maison de Geronimo*. Neuilly sur Seine : Éd. Al Manar.

PUSTERLA, F. (2002) [1994]. *Les choses sans histoire*. Trad. de l'italien par M. Vischer. Lausanne : Éd. Empreintes.